

Le gen. Lazerna a été nommé commandant en chef de l'armée du Nord et les généraux Loma et Cabellas commandants de division.

Madrid, 13.—Les ministres d'Allemagne et d'Autriche ont été reçus hier par le président Serrano, avec le cérémonial usité en semblable circonstance, et ils ont présenté leurs lettres d'audience, suivant les instructions de leur gouvernement.

Le ministre allemand dit que l'empereur William, en reconnaissant le pouvoir exécutif d'Espagne était mu par le désir de contribuer à la restauration de la paix dans ce pays, et qu'il espérait que le président Serrano saurait réussir à maintenir l'ordre.

Serrano répliqua que son gouvernement répondrait à l'attente de l'Europe et qu'il ferait tout pour la cause de la civilisation.

Des paroles dans le même sens ont été échangées entre le président et le ministre autrichien.

ALLEMAGNE

Berlin, 9.—On dit que le gouvernement lancera bientôt un ordre expulsant de la Prusse, tous les prêtres et religieux étrangers.

FETE DU ST. NOM DE MARIE A MONTRÉAL

Dimanche dernier l'église revêtait ses plus beaux ornements pour célébrer la mémoire de la Reine du Ciel, qui est la mère de tous les catholiques. C'est surtout à Montréal que toutes les solennités de la Ste. Vierge sont célébrées avec une pompe bien digne de rappeler les grandeurs de la Mère de Dieu. En effet, notre ville n'a-t-elle pas été mise dès sa fondation sous la protection immédiate de Marie? Ses fondateurs animés d'un esprit vraiment catholique n'avaient-ils pas donné le nom de Ville-Marie à ce petit hameau qui, plus tard, devait devenir la ville la plus opulente de tout le Canada? On peut le dire avec orgueil, ce patronage de la Ste. Vierge a porté bonheur à Montréal.

L'église de Notre-Dame était magnifiquement décorée; rien n'avait été épargné pour relever la fête du St. Nom de Marie. Mgr. Fabre officiait à la paroisse ayant pour assistants le Révérend M. Arraud comme diacre, le Révérend M. Valois, sous-diacre et Messire Deschamps.

La quête dans la nef fut faite par M. L. A. Jetté, M. P., M. L. O. Loranger et M. A. Choquette, Secrétaire-Trésorier de la Fabrique Notre-Dame. Dans les galeries, MM. Ludger Chaput, Benjamin Descarie, A. Monette et S. Monette ont fait la quête.

Le sermon a été donné par le Révérend M. Sorin dont l'éloquence est si bien connue et appréciée des catholiques de Montréal. Le zélé prédicateur parla longuement des grandeurs de Marie; il fit ressortir la protection constante de la Ste. Vierge pour ceux qui l'implorèrent avec ferveur. Somme toute, la messe a été un digne prélude à la magnifique procession qui devait avoir lieu dans l'après-midi.

Dès 3 heures de l'après-midi, le carillon de l'église paroissiale faisait entendre sa voix grandiose pour convier les fidèles à la procession qui devait défilé sur les rues Notre-Dame et St. Paul. Le défilé présentait un aspect vraiment imposant; il comprenait toutes les associations religieuses et de bienfaisance de Montréal.

Voici à peu près dans quel ordre a défilé la procession: Elèves des Sœurs de la Congrégation; Elèves des Frères de la Doctrine Chrétienne avec bande en tête; Congrégation des femmes; Congrégation de la Bonne Mort; Congrégation de la Ste. Vierge; Congrégation de Notre-Dame des Victoires; Union St. Joseph; Congrégations des Jeunes Gens; Ecole Normale Jacques Cartier; Collège des Jésuites; Collège de Montréal avec bande en tête; Congrégation des Hommes; Congrégation Ville-Marie; Association des Marchands, et la Statue, qui était portée par les membres des différentes congrégations.

A la suite de la Statue, marchaient Mgr. Fabre ayant à sa droite le R. P. Antoine et à sa gauche le R. P. Sacher, S. J.

Après une courte halte à l'église de Notre-Dame de Bonsecours, la procession reprit sa marche par la rue St. Paul pour se rendre à l'église paroissiale, où un salut solennel fut chanté.

Une foule immense accompagnait la procession; on compte qu'il y avait au delà de 50,000 personnes échelonnées le long du défilé.

Cette cérémonie laissera un souvenir impérissable dans le cœur des catholiques de Montréal; après une aussi belle fête, on reconnaît une fois de plus que l'Église catholique seule peut procurer à ses enfants une fête aussi splendide.

UN MATCH CLANDESTIN.

Londres, 15 juillet.

Il n'est guère de semaine où les environs de Londres ne soient le théâtre de quelqu'un de ces *ights* qui ont leurs spectateurs ordinaires et leurs patrons attirés. Ceux-ci se cotisent pour réunir une certaine somme qui est le prix du vainqueur; on choisit des adversaires de bonne volonté et le combat a lieu en "famille."

Mais ce qui ne c'était pas vu encore et qui sort du cadre des plus révoltants spectacles, c'est la rencontre qui vient d'avoir lieu à Hanley devant une réunion d'amateurs, et qui a motivé l'interpellation présentée il y a deux jours par Sir Layard à la Chambre des Communes.

Il s'agit d'un combat arrangé entre un nain et un chien bouledogue. Un premier défi n'avait point eu, paraît-il, d'issue suffisamment incontestée et il s'agissait cette fois d'une revanche décisive. Le terrain choisi était une sorte de salle basse, de seize pieds carrés environ, et pavée de briques. Les spectateurs convoqués arrivèrent un à un pour ne point donner l'éveil, et prirent place autour d'une corde tendue à quelques pieds du mur. Étrange et disparate assemblée, composée de la lie des *public houses*, et de la fine fleur des bouges mal famés dalentour; quelques "élégants" à la mine douteuse, chapeau sur l'oreille, pipe aux lèvres, fleur à la boutonnière, formèrent le "jury" et s'assirent au premier rang sur les trois ou quatre chaises sordides qui leur étaient réservées. Bientôt entra le héros de la fête.

C'était un petit homme, d'une laideur repoussante, haut tout au plus de quatre pieds et demi et paraissant âgé d'une quarantaine d'années; ses cheveux étaient grisouissants et crépus, sa tête démesurée, ses mains et ses pieds énormes; il avait

le nez écrasé, l'œil glauque, la dent pourrie et ressemblait assez, sur ses jambes torses, à quelqu'un des animaux dont il avait fait ses adversaires ordinaires; ses larges oreilles, écartées comme des palettes, portaient encore les traces de luttes récentes; elles étaient sanglantes et déchirées en plus d'un endroit. L'entrée de ce monstre fut saluée par toute sorte de manifestations. On lui serra les mains, on lui offrit du *gin*. Il parut fort sensible à ses démonstrations flatteuses et s'inclina à droite et à gauche de la façon la plus grotesque du monde. "Cinq minutes avant l'heure," s'écria, en tirant sa montre, un des élégants assis aux places réservées. "Allons Brummy!" répéta la galerie qui battait des mains.

Le nain procéda aux préparatifs de ce duel d'un nouveau genre; il se mit d'abord à parcourir l'arène à quatre pattes, tâtant les aspérités, les inégalités du sol, et s'efforçant de le niveler sous une couche de sable humide; puis il se dépouilla de ses vêtements jusqu'à la ceinture et se mit à l'ordre de je ne sais quelle mixture grasse son torse velu et ses bras nerveux couverts jus qu'au dessus du coude d'innombrables cicatrices. "Cela y est-il?" demanda-t-on. Le nain avela un grand coup d'eau de vie: "Il peut bien venir quand il voudra!" répondit-il.

Presque aussitôt deux nouveaux personnages entrèrent en scène: l'un était un grand gaillard aux formes athlétiques, à la face violette et ayant les dehors d'un garçon boucher; l'autre était un énorme bouledogue blanc sale, à la mâchoire carrée, aux yeux saillants. Dès que celui-ci aperçut Brummy, il s'élança avec fureur de son côté; mais son maître le traina jusqu'au mur où sa chaîne fut solidement assujétie à un anneau rivé. Pendant ce temps, le nain était attaché de son côté, au mur opposé, par une courroie de cuir qui lui passait autour des reins.

Voici quelles étaient les conditions du combat: les deux brutes avaient chacune une longueur de corde mesurée, leur permettant de s'aborder, mais aussi de battre en retraite chaque fois qu'elles jugeraient convenable; l'homme marcherait à quatre pattes et n'aurait point d'autre arme que ses poings fermés; de plus il ne pourrait saisir la bête par le collier, ni avoir avec elle de "corps à corps" si ce n'est pour se dégager de ses étrointes. Si le dogue parvenait à mater son adversaire, c'est-à-dire à le saisir de telle façon que celui-ci ne puisse plus se débarrasser de lui, le chien serait déclaré vainqueur; l'homme n'aurait qu'à crier "j'y suis!" et l'on interviendrait pour le retirer d'entre les crocs de la bête; si, au contraire, le nain parvenait à abattre le dogue à coups de poing, à l'étourdir ou à le châtier de telle sorte qu'il ne puisse ou ne veuille recommencer l'attaque durant l'espace de deux minutes, malgré les provocations de son adversaire et les excitations de son maître, ce serait Brummy qui emporterait le prix.

On donna le signal. Le nain cracha dans ses mains calleuses, s'avança jusqu'à la moitié de la longueur de sa corde et s'agenouilla par terre. Le dogue, que depuis un instant déjà son propriétaire maintenait difficilement, s'élança avec une telle violence, qu'on put craindre que sa chaîne ne fut brisée. Mais Brummy était resté en dehors de son atteinte et, s'arc-boutant tout d'un coup, il abattit sur la tête du chien son poing comme une masse. *Physic*, c'était le nom du dogue, poussa un hurlement de rage et, avant que son adversaire ait pu se reculer assez loin, il bondit sur lui et cette fois les crocs de la bête pénétrèrent dans la chair nue de son ennemi. Le sang coula et il y eut un premier hurrah dans l'assistance. Mais ce n'était que le prélude de la lutte.

Le nain suça rapidement sa blessure et avant que Dan, le garçon boucher, n'eût lâché son dogue pour la seconde reprise, Brummy était de nouveau accroupi au milieu de la pièce, souriant hideusement, provoquant la bête et lui tendant son bras ensanglanté. Le chien, allumé par ce premier succès, s'élança de nouveau; mais cette fois le coup qu'il reçut sur la tête le fit rouler jusqu'aux pieds de son propriétaire et deux filets de sang noir apparurent entre ses narines camuses. En moins de dix secondes la bête épongee et réconfortée, se trouvait en face de son adversaire. Celui-ci souriait toujours. La colère du dogue était telle qu'une sorte de tremblement hystérique agitait tous ses membres et que de grosses larmes roulaient de ses yeux affreusement dilatés sur ses babines pendantes. Il y eut alors une lutte horrible. Le dogue avait saisi le bras de son ennemi entre ses mâchoires de fer. Pendant un instant la brute et l'homme enlacés se roulaient sur le sol; de son poing resté libre, le nain assénait des coups désespérés sur la tête du chien pour lui faire lâcher prise; celui-ci n'en ressentait que davantage son formidable étau. Pourtant, après une minute de cette hideuse mêlée, Brummy, arrêtant la respiration de l'animal, en lui étreignant les côtes, parvint à lui faire desserrer les crocs et à se débarrasser de sa morsure. Il se retira un instant pour avaler un trait d'eau-de-vie et essuyer ses bras sanglants, tandis que Dan, de son côté, pensait, avec une éponge imbibée de vinaigre, la tête enflée de son chien. C'était à recommencer.

Mais je fais trêve à de révoltants détails. Sachez qu'il n'y eut pas moins de *deux reprises*! A la dixième, les spectateurs eux-mêmes n'avaient plus rien d'humain, on se fut cru dans une cage de bêtes féroces; c'étaient des cris, des hurlements, des excitations de toutes sortes à la bête ou à l'homme. Le nain était à bout de forces, et autour de lui on pariait "deux contre un" pour le dogue. A la douzième reprise, Brummy, écumant, haletant, sordide, rouge de sang, concentra tout ce qui lui restait d'énergie et de vigueur dans un suprême effort. Son poing herculéen s'abattit une dernière fois sur la mâchoire de l'animal. *Physic* roula par terre et ne se releva pas. Son maître et ses partisans s'empresèrent autour du chien et parvinrent encore à le ramener. Mais le temps réglementaire était passé, et c'est l'homme-bête qui eut le prix.

Je suis tenté de m'excuser auprès de vous d'avoir mis sous vos yeux d'aussi affreuses choses. Il est juste de dire qu'elles ont soulevé une indignation générale dont l'interpellation de sir Layard n'a été que l'expression. Si des poursuites sont exercées—et il est probable qu'elles le seront—on les devra surtout à la publicité donnée à ces faits répugnants; il est donc du devoir des journaux de ne pas les couvrir de leur silence; signaler de pareilles monstruosités c'est en prévenir le retour.

LA PRISE DES ELEPHANTS SAUVAGES EN BIRMANIE

Pour attirer les éléphants encore sauvages, on se sert d'éléphants apprivoisés, admirablement dressés à cet effet. Aux environs de Mandalay, commencement d'immenses forêts remplies d'éléphants; une dizaine d'éléphants apprivoisés sont dépêchés vers ses forêts, qu'eux-mêmes habitaient peu de temps auparavant; ils se mettent en campagne et ne tardent pas à rencontrer quelqu'un de leurs anciens camarades. Je ne sais

s'ils entament le dialogue du Chien et du Loup de La Fontaine; mais le fait est que, la plupart du temps, l'éléphant sauvage, ne se méfiant pas de ses amis, se met en route avec eux, et ceux-ci l'entraînent peu à peu en dehors de la forêt. Alors commence le second acte du drame.

A l'extrémité d'Amarapoura, l'ancienne capitale, s'élèvent deux enceintes concentriques: la première formée d'un mur en briques, la seconde d'une palissade de bambous, espacés de façon à ce qu'un homme puisse partout la traverser. On pénètre dans cette enceinte par une allée en entonnoir, formée aussi de bambous soigneusement dissimulés par des branchages; à l'extrémité se trouve une porte mobile qu'on peut élever et abaisser à volonté. Au-dessus de l'enceinte en briques règne un chemin circulaire destiné aux spectateurs, et au milieu duquel se trouve une tribune réservée aux personnages de distinction.

Il s'agit d'amener l'éléphant dans l'enceinte. Entouré de ses gardes, il débouche de la forêt en face d'Amarapoura; entre deux s'étendent des marais. Lorsqu'il y a pénétré, il commence à se méfier; il va falloir joindre la force à la persuasion.

La prise d'un éléphant est une grande fête nationale, comme les combats de taureaux en Espagne; aussi, dès le matin, les mille places sont-elles envahies par des milliers de spectateurs.

Tous les chemins sont encombrés; chacun a revêtu ses habits de fête, c'est-à-dire que ceux qui n'en ont pas habituellement ont arboré ce jour-là le *langouti* et que les autres ont un langouti un peu plus orné; de tous côtés les dignitaires s'avancent montés sur des éléphants et revêtus de leur *tsalwé*, insignes des nobles birmanes. De la tribune, nous jouissons d'un coup d'œil vraiment magique. Figurez-vous une foule aussi nombreuse que celle qui émaille Longchamp les jours de revue, mais bariolée de mille couleurs, remplissant la plaine, formant sur les arbres des grappes de l'aspect le plus pittoresque, et couronnant les sommets de mille pagodes à moitié ruinées, dont la masse sombre se détache au milieu de ce brillant tableau. D'un côté, les marais sur lesquels voltigent des bandes de canards sauvages, puis la forêt encore dans l'ombre, et au-dessus de laquelle se dressent, au dernier plan, les montagnes reflétant les rayons d'un splendide soleil; de l'autre l'Iraoudy qui coule majestueusement au pied des hautes collines; et, couronnant le tout, le ciel toujours bleu depuis quatre mois. Le théâtre est magnifique, la pièce en sera digne.

Les éléphants sont à 1,500 mètres de nous, à l'extrémité des marais, et nous résistons difficilement au plaisir d'aller les contempler de plus près. Nous avançons jusqu'au moment où l'éléphant sauvage se détache du groupe pour s'élever sur les curieux; c'est alors un saut-qui-peut général; puis des hurras frénétiques lorsque l'animal prend le parti de rentrer parmi les éléphants domestiques; mais malheur à l'imprudent qui ne s'enfuit pas à temps!

Il est dix heures; le président donne le signal, et les éléphants s'approchent de l'enceinte, enveloppant le malheureux prisonnier qui commence, mais trop tard, à reconnaître sa faute; sur les flancs du cortège se trouvent d'autres éléphants montés par des cornacs. La foule pousse un cri de joie; on ne reconnaît plus ces Birmans, habituellement si calmes, si dégmatiques, si doux; ils sont hors d'eux-mêmes, ils trépignent, ils délirent. Ces populations apathiques deviennent des plus ardentes lorsqu'une cause extraordinaire les fait sortir de leur naturel.

Mais voici qu'un grand remous se produit dans la foule; les poneys galopent de tous côtés, franchissant haies et fossés; les piétons culbutent l'un sur l'autre; l'éléphant sauvage vient d'avoir une velléité de révolte, et il s'est élané en avant des autres, s'ouvrant un passage vers la forêt; puis, arrivé au milieu des marais, il s'arrête et semble hésiter. Il faut voir alors avec quelle habileté, avec quelle persévérance les éléphants apprivoisés reviennent dix fois, vingt fois à la charge, jusqu'à ce qu'ils l'aient enfin ramené tout près de la porte d'entrée. Mais on a affaire à un mâle vigoureux, armé de défenses formidables, et on va être obligé de recourir à de nouveaux moyens: on fait avancer les éléphants de combat. Les éléphants de combat sont d'énormes pachydermes, dont quelques-uns ont, dit-on, plus de deux cents ans, et ont joué un rôle honorable dans les guerres contre les Siamois et les Pegouans. Les cornacs qui les montent sont armés de lances et ils s'avancent résolument contre l'éléphant sauvage.

Les éléphants de combat sont au nombre de quatre; ils se disposent en carré, de manière à former contre l'éléphant sauvage une formidable partie de quatre coins. Chaque fois que ce dernier veut fuir d'un côté, il rencontre un combattant. Alors les deux adversaires s'élancent l'un contre l'autre, et tandis qu'ils se labourent de coups de défense, le cornac larde de coups de lance la trompe du malheureux éléphant sauvage. Mais parfois celui-ci est le plus fort, l'éléphant de combat fait un tête à queue, et alors commence une course effrénée dans laquelle la vie du cornac est souvent en danger; enfin les trois autres viennent à la rescousse et l'on ramène l'ennemi commun. Arrive le moment où les forces du malheureux s'épuisent; alors un des éléphants non montés enfile devant lui l'entonnoir fatal, tandis que les éléphants de combat forment la haie par derrière. Ahuri, exténué, l'éléphant sauvage suit machinalement celui des siens sur le dos duquel il n'aperçoit pas d'adversaire, on laisse retomber vivement la porte, la trappe se referme, et tandis que l'autre éléphant sort par l'ouverture située du côté opposé, l'éléphant sauvage se trouve enfermé dans l'enceinte et tourne vainement tout autour pour chercher une issue. Alors ce sont des transports d'enthousiasme, et, à vrai dire, il est, je crois, difficile de voir un spectacle plus saisissant.

Le troisième acte commence. (Il y en a cinq; c'est tout à fait classique.) Dans l'intervalle compris entre l'enceinte de briques et l'enceinte de bambous se tiennent des hommes hardis, agiles, qui ont pour mission d'aller provoquer l'éléphant, et qui rentrent ensuite vivement derrière leurs bambous contre lesquels l'éléphant vient se heurter violemment la tête, l'espace étant juste assez grand pour laisser passer un homme. On leur lance, pour les encourager, quelques pièces de monnaie et des mouchoirs de couleur avec lesquels ils irritent l'éléphant. Le point d'honneur les excite; c'est à qui approchera le plus près, et ce métier n'est pas sans péril. Nous avons vu un malheureux saisi par la trompe de l'éléphant au moment où il touchait aux bambous; en un clin d'œil, l'animal le roula dans la poussière, lui mit le pied sur la poitrine et il expirait quelques instants après. Un second accident arriva peu de temps après dans des circonstances analogues.

Lorsque l'éléphant a ainsi tourné pendant deux ou trois heures, se heurtant à tous les bambous et sans cesse déçu, ses forces sont assez épuisées pour qu'on puisse tenter de le faire entrer dans une petite enceinte, diminutive de la première, qui se trouve à un des angles du côté opposé à la porte d'entrée;